



XXIV

HISTOIRE DE PAULIN ET DE PAULINE

IL y avait une fois un garçon et une fille qui n'avaient plus ni père ni mère; le garçon s'appelait Paulin et la fille Pauline. Paulin était frère de Pauline; Pauline était sœur de Paulin.

Depuis leur première enfance ils vivaient ensemble dans la plus étroite union. Paulin partageait tout avec Pauline, Pauline donnait à Paulin la moitié de tout ce qu'elle avait. Ils vivaient seuls et grandirent loin du monde dans la petite maison que leur père leur avait laissée en mourant.

Un jour, Paulin alors avait vingt ans ou à peu près, Pauline lui dit :

— Mon frère, te voilà maintenant en âge de t'établir, il faut te marier.

— Pourquoi me marier, ma sœur? Pourquoi m'en aller chercher une femme que nous ne



XXIV

ZISTOIRE PAULIN AV PAULINE

Ir éna éne fois éne ptit garçon av éne ptit fille qui napolis té gagne papa, napolis té gagne maman; ptit garçon ti appelle Paulin, ptit fille ti appelle Pauline. Paulin ti son frère Pauline, Pauline ti son seir Paulin.

Dipis tout pitit zaute touzours ensembe, touzours bon camerades : tout ça qui Paulin gagné li partaze av Pauline, tout ça qui Pauline gagné li donne la moquié pour Paulin. Zisqu'à zaute fine vine grand, zaute reste touldé tout seil dans lacase qui zaute papa té quitte zaute..

Ene zour, coment Paulin té gagne approçant vingt bananées comme ça, Pauline dire li :

— Mo frère, avlà to dans laze astheire, faut to marié.

— Qui fère marié, mo seir ? Qui mo besoin affe rôde éne femme qui nous na pas coné ?

connaissons pas, une femme qui peut être viendrait troubler la paix de notre petit chez nous ? Non, non, laisse notre pot au feu mijoter doucement sur notre foyer paisible !

— Ne parle pas ainsi, mon frère ; n'écoute pas les mauvaises langues qui prétendent qu'une femme bonne est difficile à trouver. Vois-moi et juge d'après moi. Marie-toi, te dis-je. J'aimerais ta femme comme je t'aime, et quand tu auras à sortir tu ne me laisseras plus maintenant toute seule à la maison ; nous serons deux à t'attendre. Il n'est pas bon qu'une jeune fille comme moi n'ait pas une femme qui demeure avec elle. Marie-toi, mon frère.

Que pouvait faire Paulin ? Il prend une femme, il se marie. Aïa !

Cette femme-là se nommait Lida, et Lida était une peste. Elle était jalouse de Pauline : « Pourquoi l'aime-t-il ? Est-ce elle qui est sa femme ou bien moi, elle qui sera la mère de son enfant ou bien moi ? Sa sœur, sa sœur ! la belle affaire ! Moi aussi j'ai une sœur, eh bien ! après ? »

Un soir, en rentrant à la maison, Paulin, au lieu d'embrasser d'abord Lida, commença par embrasser Pauline. Comment peindre la colère de Lida ! mais elle ne voulut rien dire de peur d'éclater. On soupa, puis on alla se coucher.

Quiquefois li pour vine mette brouillaze dans nous lacase; laisse nous marmite couit tranquille làhaut nous ptit difé!

— Napas cause comme ça, mon frère! napas coute ça mauvais bagout zense qui dire éne bon femme difficile pour trouvé! Guette moi. Marié, mo dire toi; mo va content to femme coment mo content toi, et lheure to va gagne besoin pour sourti, to naplis va quitte moi tout seil dans lacase coment asthère, nous va dé doumounde pour aspère toi. Napas bon éne zène fille coment moi napas énan éne femme pour reste av li. Marié, mo frère.

Qui Paulin capave fère? Li prend éne femme, li marié. Aïa.

Femme là té appelle Lida, et Lida là ti éne lagale. Li zaloux Pauline: « Qui fère mo mari content li? Li qui so femme, ou bien moi qui so femme? li qui va manman so pitit, ou bien moi qui va manman, so pitit? So seir, so seir! qui ça seir? Moi oussi mo gagne seir! mo fou pas mal! »

Ene zour asoir coment Paulin rente lacase, aidière li embrasse Lida prémier, li embrasse Pauline. Napas pelle en colère ça qui Lida en colère! mais li napas voulé dire narien, pengare li claté. Zaute trois manzé, zaute alle dourmi.

Paulin dormit ainsi que Pauline, mais Lida ne put fermer l'œil tant le cœur lui brûlait : elle passa la nuit à se retourner sur son lit.

Le lendemain de grand matin au chant du coq, Lida courut chez sa marraine. La marraine de Lida était une vieille vieille bonne femme si méchante qu'on ne l'appelait que « bonne femme Laffe-de-boue », parce que la piqure de sa langue était mortelle comme celle du dard d'un laffe qui vit dans la vase. Quand une vieille femme veut être méchante, il n'y a pas de chien enragé qui puisse le lui disputer.

Lorsque Lida eut raconté à la bonne femme toute son affaire, Laffe-de-boue lui donna mille mauvais conseils pour brouiller Paulin avec Pauline. Lida retourne chez elle et se met en besogne à l'instant. Mais elle a beau inventer cent méchancetés, Paulin n'en aime pas moins Pauline, leur farine refuse de se changer en charbon. Lida écume de rage en dedans : « J'y parviendrai ! j'y parviendrai ! »

Paulin avait un chien admirable que l'on nommait Prend-tout, parce que cerf, cochon marron, en un mot toute pièce poussée par lui était une pièce prise. Eût-on offert à Paulin deux cents piastres de son chien, jamais il ne l'aurait vendu. Prend-tout aimait Pauline à un tel point qu'il n'acceptait à manger que de sa main ; un autre

Paulin dourmi, Pauline dourmi, mais Lida napas capabe dourmi à force so léqueir bourlé : tout lanouite li nèque vire vire làhaut lilit.

Lendimain grand bomatin coq çanté Lida couri lacase so marraine. So marraine Lida là ti éne vié bonnefemme sitant mauvés, si tant mauvés qui doumounde té appelle li nèque bonnefemme Laffe-laboue, à cause so lalangue capave touye doumounde coment piquant laffe dans laboue. Quand éne vié bonnefemme voulé mauvais, napas licien enrazé qui capave bitte ave li.

Lheire Lida fine ranconte zaffaire bonnefemme, Laffe-laboue donne li éne bande mauvés conseils pour brouille Paulin av Pauline. Lida tourne lacase, tout site même li comencé. Mais libeau mazine mauvais malices même, touzours Paulin content Pauline, zaute lafarine napas voulé tourne çarbon. Lida quime en didans : « Mo va trouve so magnière ! mo va trouve so magnière ! »

Paulin ti gagne éne famé licien qui ti appelle Cassetout, à cause qui cerfe, qui coçon marron, qui zibier li trouvé, li mette av zaute, li casse zaute. Quamême offert Paulin décents piasses, zamais li ti va vende ça licien là. Casse-tout té sitant content Pauline qui zamais li vlé prend so manzé dans lamain éne laute doumounde ; quand

essayait-il, il refusait et préférait laisser l'assiette sans y toucher.

Un jour, pendant que Pauline arrangeait la pâtée de Prend-tout, quelqu'un l'appelle dans la cour; elle laisse là l'assiette et elle sort. Lida, qui l'a vue sortir, prend vivement dans sa poche un cornet de poudre blanchâtre que bonne femme Laffe-de-boue lui a donné; elle répand la poudre dans l'assiette, la mêle avec le manger et s'en va. Pauline revient, prend l'assiette, appelle Prend-tout et la lui donne. Prend-tout mange. A peine a-t-il achevé que le pauvre chien commence à se plaindre, à gémir. Lida fait semblant d'être en colère: « Dieu! que les animaux sont ennuyeux dans les maisons! » et elle le chasse. Prend-tout est comme un homme ivre, il traverse la cour en trébuchant, il arrive au bord du canal et se met à boire, à boire sans s'arrêter; son ventre enfle, l'eau l'étouffe, il meurt.

A ce moment, Paulin rentre. Que voit-il? Le cadavre de son chien, tout raide, la gueule noire, le ventre gonflé comme un tambour. Il appelle; Pauline sort de la maison et voit le pauvre Prend-tout, étendu mort au bord de l'eau. Pauline sent ses jambes fléchir, elle est forcée de s'asseoir pour ne pas tomber. Paulin vient à elle et lui dit: « Ah! ma sœur, ce chien-là ne mangeait que de ta main, c'est ta faute s'il est mort! » Que

sayé, li vaut mié quitte lassiette là, napas touce narien.

Ene zour, coment Pauline après arranze so lassiette manzé Casse-tout, doumoundé appelle li dans lacour, li quitte lassiette lhaut latabe lasalle manzé, li allé. Lida trouve ça, li tire vitemment dans son poce éne cornet lapoude blancblanc qui bonnefemme Laffe-laboue ti donne li; li fane lapoude là dans lassiette, li brouille av manzé, li allé. Pauline tourné, li prend lassiette, li appelle Casse-tout, li donne li, Casse-tout manzé. Lheire li fine balié so lassiette pauve malhéré licien là comence plainné, plainné. Lida semblant en colère: « Coment zanimaux embétant dans lacase doumounde, donc! » Li pousse li dohors. Casse-tout coment doumounde sou; li riperipé dans lacour; li arrive dans bord canal, li boire, li boire, li boire; so vente gonflé, dileau touffe li, li môrt même!

Paulin rente éne coup: Qui li voir? Lécorps son licien réde, laguéle noir noir, vente coment tambour. Li appelle doumounde, Pauline sourti dans lacour. Li trouve pauve Casse-tout môrt dans bord dileau, Pauline diboute à côte li, li vine faïbe, li blizé assisé pour napas tombe par terre. Paulin vine av li, li dire li: « Ah! mo seir, licien là ti manzé nèque dans to lamain, toi qui lafaute

pouvait répondre Pauline ? Mais elle se sent un poids sur le cœur.

Lida avait un chat. Pendant le dîner, Pauline jette au chat un morceau de viande. Lida s'élançe, ramasse le morceau et le jette dehors en disant à Pauline : « Eh vous ! vous savez que votre main porte malheur aux animaux ! inutile de donner à manger à mon chat, je n'ai pas envie qu'il meure. Quand je voudrai le tuer, je vous prierai de préparer son déjeuner. » Pauline ne répondit pas un mot.

Cependant, Pauline commençait à être bien malheureuse tant Lida la haïssait. Mais où aller ? Son frère était son seul parent. Force lui fut donc de rester, quoique depuis la mort de Prend-tout, Paulin ne fût plus pour elle aussi bon qu'auparavant.

Neuf mois bien juste après son mariage, Lida accoucha d'un enfant. C'était un beau petit garçon. Paulin fut heureux, Pauline aussi, et Lida même fit semblant d'être joyeuse ; mais au fond ça l'ennuyait fort, cet enfant qui jour et nuit ne faisait que crier pour lui demander à téter : impossible de dormir ! Lorsque l'enfant commença à faire ses dents, l'enfant n'eut plus qu'un cri. Et sa mère de le bousculer. Pauline le prenait, l'amusait, le caressait, le faisait taire.

Les enfants, si petits qu'ils soient, savent bien

quand li fine mort! » Qui Pauline capave ré-
ponde! mais so lékeir en bas roce.

Lida ti énan éne chatte. Lheire diner Pauline zette ça chatte-là éne morceau lavianne. Lida saute lhaut morceau lavianne là, li zette li dans lacour, li dire Pauline: « Eh vous! vous conné vous lamain mofine av zanimaux; napas besoin donne manzé mo chatte, mo napas envie li mort: lheire mo va vlé touye li, mo va prié vous arranze so dizné. » Pauline blizé dire narien.

Pauline commence bien malhéré dans ça lacase là à force Lida haï li. Mais à côte li capave allé? So frère même so famille. Li resté, quamême Paulin dipis zaffaire Casse-tout là naplis bon pour li coment lautefois.

Neif mois zisse dipis li fine marié Lida accouce éne pitit. Ça ti éne bel pitit garçon. Paulin content, Pauline content, Lida oussi faire semblant content, mais li emouyé à cause zenfant là lizour lanouite nèque guélé pour dimande tété: napas môyen dourmi av li. Lhére pitit là comence pousse lédents, coment li touzours ploré ploré là, so maman bousquile bousquile li; Pauline prend fi, faire canana av li, caresse li, faire li paix.

Zenfants quamême pitit pitit cône qui dou-

reconnaître qui les aime et qui ne les aime pas. Celui-ci, bien qu'il n'eût pas six mois, quittait les bras de Lida pour les bras de Pauline. Dès qu'il avait fini de téter, il criait pour que Pauline le prît. Pauline le prenait, il se taisait, il se calmait.

Lida était furieuse : « Comment ! lui aussi, il aimerait cette Pauline plus que moi, sa mère ! Non ! non ! jamais ! j'aime mieux n'avoir pas d'enfant ! »

L'enfant tomba malade. Le médecin ordonna de le sevrer, le lait de la mère ne valait rien ; peut-être était-elle enceinte. Paulin retira l'enfant à Lida pour le donner à Pauline. Sa mère à présent, c'est Pauline ; c'est elle qui le soigne, qui le baigne, qui lui donne à manger sa soupe. Pauline fait coucher le pauvre petit avec elle dans un grand lit : « Comme ça, quand il aura besoin de quelque chose la nuit, je suis sûre de l'entendre se plaindre. »

Telle était la haine de Lida pour Pauline, qu'elle ne pouvait plus voir son enfant ; lorsque le petit rencontrait les yeux de sa mère, il criait comme si on l'eût écorché, tant ces yeux-là étaient méchants.

Le croirez-vous ? Une nuit, tout le monde dormait dans la maison, Lida vient doucement au lit de Pauline ; elle saisit le malheureux petit

mounde content zaute, qui doumonnde napas content. Cenné là, li beau napas encore énan sisse mois, li quitte lébras Lida pour alle lébras Pauline. Sitôt li fine tété, li crié pour Pauline prend li; Pauline prend li, li arrête crié, li tranquille.

Lida firié : « Coment ! li oussi va plis content ça Pauline là qui moi qui so manman ! Napas møyen ça ! mo plis vaut mié napas énan pitit ! »

Zenfant là tombe malade. Docteur dire besoin sévré li, dilait so maman napas bon (quiquefois li enceinte). Paulin tire pitit là lamains Lida, donne li av Pauline. Pauline même qui so manman asthère, soingne li, baingne li, donne li manze so lasoupe. Pauline mette pauve ptit garçon là dourmi dans grand lilit av li : « Comme ça là quand li besoin quiqueçose lanouite, mo va sir tende li plaingné. »

Lida à force li haï Pauline, napolis capave guette pitit là : lheure baba là trouve liziés so manman làhaut li, li crié coment dire corce li à force liziés là mauvais.

Qui vous croire ? Ene lanouite, coment tout doumounde dans lacase dourmi, Lida vine doucement doucement dans bord lilit Pauline, li

enfant par le cou, elle l'étrangle. Elle retourne dans sa chambre sans faire de bruit, elle se remet au lit, elle écoute. Elle écoute. Rien. Personne ne bouge, tout le monde dort profondément.

Le lendemain de grand matin au chant du coq, Pauline sort du lit. Elle va, elle vient, elle fait le café, l'enfant ne bouge pas. « Eh ! vous, bébé, dit en riant Pauline, savez-vous que vous savez dormir, oui ! » Le soleil se lève, l'enfant n'a pas bougé. « Eh ! vous, bébé, vous avez manqué la cloche aujourd'hui ! » Pauline approche du lit, elle retourne l'enfant, elle le regarde, elle pousse un cri : « Ah ! mon Dieu ! » et elle tombe évanouie.

Paulin a entendu son cri et le bruit de sa chute, il se précipite dans la chambre de sa sœur. Il voit son pauvre petit garçon l'œil tout blanc, chaviré, le corps noir. Il le tâte : « Ah ! mon Dieu, Lida ! Lida ! notre enfant est mort ! » Lida entre comme un tourbillon, elle prend l'enfant dans ses bras en poussant de grands cris. Puis, donnant un coup de pied à Pauline qui est toujours étendue par terre, elle dit à Paulin : « Ainsi donc tu laisseras cette misérable nous assassiner tous ici ! » Paulin perd la raison, il enlève Pauline, la charge sur son dos, l'emporte dans la forêt et lui coupe les deux mains avec une hache :

rouque-pauve malhéré zenfant là dans son licou, li tranglé li. Li tourne doucement doucement dans so laçambe, li rente dans lilit, li couté, li couté : narien ! personne napas bouzé, tout dou-mounde dormi même.

Lendimain, grand bo matin coq çanté, Pauline lève. Li tourné, viré, li faire café, baba napas bouzé. Pauline rié : « Eh vous, baba, vous comme dormi, oui ! » Soléye lève, baba napas bouzé. « Eh vous, baba, vous fine manque lacloce azourdi ! » Pauline arrive à cote lilit, li tourne baba là, li guette li, li nèque crie. Ah mon Dié ! li tombe en grand par terre sans connaissance.

Paulin tende ça crié là av ça tapaze là, li fonce éne coup laçambe so seir. Li trouve son pauve pitit garçon liziés blanc blanc, çavire, lécorps noir ; li tâte li : « Ah ! mon Dié, Lida ! Lida ! nous pitit fine môrt ! » Lida rentré coment coup de vent, li prend pitit dans so lébras, li crié, crié ; li envôye éne coup de pied av Pauline qui toujours par terre là, li dire av Paulin : « Comme ça to va laisse ça malhérése là touye tout dou-mounde dans nous lacase ! » Paulin vine fou ; li lève Pauline, li çarze li lhaut so lédos, li amène li dans bois, li saute so dé pognés av éne lahace.

La pauvre Pauline, baignée dans son sang, se contente de lui dire :

« Ah ! mon frère ! tu m'as coupé les deux poignets, à moi, ta sœur ! mais bientôt tu seras piquée par une épine bien douloureuse ! Alors, alors tu penseras à moi ! »

Paulin la laisse là toute seule et s'en va.

Pauline sans doute serait morte sur la place, quand elle entend remuer le taillis ; elle regarde et voit venir à elle un joli petit chien à longues soies. Le chien la tire par sa robe et semble lui dire : « Viens. » Pauline le suit. Le chien marche devant elle. Il la fait passer par vingt petits sentiers sous les arbres et ils arrivent dans une plaine au milieu de laquelle il y avait une maison magnifique. Le chien jappe, et une foule de domestiques sortent de la maison. Le chien jappe de nouveau comme pour les appeler et ils arrivent. La pauvre Pauline ne pouvait plus marcher tant elle était affaiblie par la perte de son sang. Elle tombe sur l'herbe et va mourir, quand le chien la fait enlever par deux domestiques qui l'emportent sur leurs bras dans la maison.

C'était le palais d'un roi. Le roi était absent, il était allé faire la guerre dans un autre pays : mais chaque fois qu'il partait pour une longue absence, soit pour une grande chasse, soit pour la guerre, il laissait son petit chien au palais. Et

Pauline baingné av so disang nèque dire li :

« Ah ! mon frère ! To fine coupe mo dé pognés, moi, to seir ! mais bientôt to va pique av éne piquant bien réde ; lheure là to va mazinc moi ! »

Paulin quitte li tout seil, li allé.

Quiquefois Pauline té pour mort là même quand li tende brousses bouze bouzé ; li guété ; li voir éne zoli ptit licien longue civé vine av li. Licien là hisse hisse so robe ; coment dire li dire li vini. Pauline sivré li. Licien marce divant. Li faire li passe éne bande pitit cimins en bas zarbes ; zaute arrive dans éne lacase à côte ti énan éne belbel lacase. Licien zapé ; éne bande domestiques sourti dans lacase. Licien zape encore, coment dire li appelle zaute, zaute vini. Malhérése Pauline naplis çapave marcé à force li faibe av tout ça disang li fine perdi là. Coment li tombe dans lherbe pour mort même, licien faire dé domestiques lève li dans zaute lébras, amène li dans lacase.

Ça té lacase éne léroi. Léroi là napas ti là, li ti alle laguerre éne laute paye ; mais touzours lheure li sourti pour alle loin même, sipas grand lacasse, sipas la guerre, li quitte so ptit licien lacase ; et ptit licien qui maîte dans laplace léroi,

C'était le petit chien qui était maître à la place du roi, lui qui commandait aux domestiques, lui seul qui savait ce que le roi voulait que l'on fit jusqu'à son retour.

Le chien fit soigner Pauline. On la mit dans une belle chambre ; on lui donna un bon lit avec des matelas, des oreillers et tout ce qu'il fallait. On tordit le cou à une mère poule pour lui faire de bon bouillon ; on lui donna de bon vin rouge, on veilla à ce qu'aucun bruit ne l'empêchât de bien reposer, de bien dormir ; bref, on fit tout ce qu'il fallait pour sa prompte guérison.

Avant quinze jours, Pauline était guérie. Mais, pauvre jeune fille, où étaient ses mains ?

Voilà le roi de retour, la guerre avait assez duré. Quand le petit chien l'eut bien caressé, il le conduisit à la chambre de Pauline.

Pauline était tout à fait jolie, savez-vous. Le roi la regarde, la regarde : ça y est ! le voilà pris. Il dit à son chien : « Oui, lieutenant, oui, tu as bien fait ! » Lieutenant — c'était le nom du chien — jappe et remue la queue pour montrer sa joie.

Le roi venait tous les jours causer longtemps avec Pauline. Il eût été bien heureux de lui demander sa main ; mais quelle main pouvait-il lui demander ? On lui avait coupé les deux poignets, elle n'avait plus de mains ; forcé fut au roi de s'en passer.

li même qui comande domestiques, li même qui coné qui son maite voulé doumounde faire zisqu'à li tourné.

Licien faire zense là soingne Pauline. Mette li dans éne belle laçambe, donne li éne bon lilit, sembe matelas, zoriés, tout ça qui besoin; coupe licou maman poule, faire bon bouillon pour li, donne li bon divin rouze, empèce tapaze pour li capave bien posé, bien dourmi; faire tout ça qui besoin faire pour li guéri vitement.

Napas quinze zours passés, Pauline fine çava bien. Mais pauvé zène fille, à côte so lamains!

Avlà léroi tourné, li assez laguerre. Ptit licien theire li fine bien caresse li, amène li laçambe Pauline.

Pauline là ti zoli zoli même, vous coné. Léroi guette li, guette li, làdans li maillé même. Li dire so licien: « Si fait, Liétendant, to té bien faire! » Licien là ti appelle Liétendant. Li bouzé bouze laquée, li zapé pouv montré li content.

Tou lézours léroi yine cause cause av Pauline. Li té, ya bien content, dimande so lamain; mais qui lamain li capave dimande li? Pognés fine coupé, lamains napas; li blizé s'en passé.

Environ une année s'écoula et le roi dut repartir pour la guerre. Avant son départ il donna ses ordres à Lieutenant : « Tu sais que Pauline doit accoucher avant longtemps ; dès qu'elle aura eu son enfant, fais qu'on m'écrive pour me donner de ses nouvelles et pour me dire si c'est un petit garçon ou une petite fille. Soigne-les bien, ne les laisse manquer de rien. C'est toi qui es le vrai maître quand je ne suis pas là. » Lieutenant remua la queue pour faire voir qu'il avait entendu ; et le roi s'en alla.

Au bout de quinze jours environ Pauline accoucha de deux enfants. C'étaient deux garçons. Aux premières douleurs, Pauline avait fait venir une sage-femme pour l'assister. Dans la chambre, une petite veilleuse donnait une faible clarté. Les enfants naissent et voilà la chambre tout éclairée : chacun d'eux avait sur le front une belle étoile. Et la sage-femme de s'écrier : « Pas besoin d'huile de coco avec ces enfants-là ! ils portent leur lumière sur eux. »

Lieutenant fit écrire au roi pour lui donner toutes ces nouvelles.

Le domestique qui portait cette lettre était arrivé à moitié chemin quand il se sentit fatigué. Il lui fallut entrer dans une maison pour boire et laisser reposer ses pieds. C'était la maison de la bonne femme Laffe-de-boue. La vieille le fit

Approchant éne bananée comme ça fine passé. Léroi bisoin tourne la guerre. Avant li allé li donne son zordès Liétenant : « Fo coné bientôt même Pauline pour accoucé ; sitôt li fine gagne ptit faire éne doumounde écrire moi, donne moi so nouvelles, dire moi sipas ptit garçon sipas ptit fille. Soingne zaute bien, napas laisse manque ri rien ; toi même qui maîte quand mo napas là. » Liétenant bouze laquée pour montré li fine tendé. Léroi allé.

Auboute sipas quinze zours Pauline accouce dé zenfants. Ça ti dé ptit garçons. (Lheire Pauline senti li pour accoucé, li appelle saze femme pour idé li.) Ptit veillése dans laçambe, qui donne éne faye clairté. Zenfants vini, laçambe tout éclairé : çaquéne té gagne éne bel zétoile làhaut front ; saze femme blizé dire : « Napas bisoin dilhouile coko av zenfants là ; zaute lalimière av zaute ! »

Liétenant faire écrire éne lette av léroi pour raconte li tout ça.

Coment domestique qui ti amène ça lette là fine arrive dans milié cimin, li lassé même ; li bisoin rente dans éne lacase pour boire dileau et laisse so lipieds posé. Ça ti lacase bonnefemme Lasse-laboue. Bonnefemme faire li causé. Domes-

causer, il lui raconta de quelle commission il était chargé. Alors Laffe-de-boue le fit manger, le fit boire ; mais je ne sais trop quelle herbe elle mit dans les brèdes. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'homme mangeait encore que le sommeil le jetait par terre et il dormait. Laffe-de-boue prit la lettre dans la poche du domestique, elle la lut, écrivit à l'instant même une autre lettre, en contrefit la signature et la mit en place.

Le domestique, quand il s'éveilla, se frotta les yeux. Il regarda le soleil. « Maman, que de temps j'ai perdu ! » Il ramasse son bâton, dit merci à la vieille, et prend ses jambes à son cou.

Lorsque le roi reçut la lettre, qu'on juge de son chagrin ! La voici :

« Mon roi, Pauline vient d'accoucher d'un petit singe et d'un petit chien. La mère et les enfants se portent bien. Nous attendons vos ordres. »

Le roi écrivit sa réponse :

« Que ce soient des singes, que ce soient des chiens, un père doit aimer ses enfants ! Qu'on soigne bien ceux-ci ! A mon retour, je déciderai.

Le roi.

Et remettant le papier au même domestique, il lui ordonne de retourner au palais et de courir.

Quand le domestique arriva devant la maison de Laffe-de-boue, la méchante vieille le guettait

tique ranconte li tout son commission. Lheire là Laffe-laboue donne li manzé, donne li boire; mais sipas qui feillaze li mette dans brèdes; comment domestique encore après manzé là, sommeye pèse li, li tombe par terre, li dourmi. Laffe-laboue tire lette dans poce domestique, li lire lette, vitement li crire éne laute, li fausse signature, li mette en place.

Lheire domestique lève, li frotte so liziés; li guette soléye. « Manman! qui litemps mo fine perdi! » Li touque son bâton, li dire merci bonnefemme, li taillé.

Lheire léroi lire lette là li beaucoup çagrin. Avlà ça qui té marqué là dans :

« Mon roi, Pauline fèque accouce éne ptit zacot av éne ptit licien. Maman sembe pitits çava bien. Nous aspère vou zordes. »

Léroi crire réponse :

« Quamême zacot; quamême licien, éne papa abite content so pitits. Soingne bien ça zenfants là. Lheire mo va tourne lacase, mo va guété qui mo pour faire av saute, Léroi, »

Léroi donne ça papier là dans lamain so même domestique là, li dire li tourne lacase, taillé.

Coment domestique arrive divant lacase Laffe-laboue, ça mauvais bonnefemme là ti après

au bord du chemin. Elle l'arrête et lui dit : « Eh ! vous, mon noir ! c'est bien certainement la réponse du roi que vous portez au palais. Mais, pour pressé que vous soyez, je veux que vous vous arrêtiez une minute : un de mes parents vient de m'envoyer de vieux rhum de jamrosas, il faut que nous goûtions la bouteille ensemble. »

Que pouvait faire le pauvre noir ! il fallait bien entrer. Laffe-de-boue lui verse un plein verre de rhum. Il n'en but qu'une gorgée : le verre lui échappe des mains, il roule par terre, et s'endort.

Laffe-de-boue prend la lettre dans sa poche, l'ouvre et la lit. Elle saisit une plume, de l'encre, du papier, et écrit une autre lettre :

« Écoutez bien mes ordres. Qu'on prenne cette horreur de Pauline, et qu'on la jette dehors avec ses deux bâtards. Mais puisqu'elle n'a plus de mains pour les tenir, qu'on lui en attache un sur le dos, l'autre sur la poitrine. Vous avez entendu. Obéissez. Le roi. »

Le domestique se réveille. Il croit que c'est le rhum qui l'a jeté en bas, il prend son bâton et s'en va.

Lorsqu'au palais on eut appris les ordres du roi, les uns en furent affligés, car Pauline était bien bonne, les autres furent dans la joie, parce

veille veille li dans bord cimin. Li arrête li, li dire li : « Eh vous, mon noir ! bien sir réponse lérôî qui vous amène lacase. Mais vous beau pressé mo voulé vous arrête éne pitit moment même : mo famille feque envôye moi éne vié boutéye rhum zambourzois, nous besoin goûte ça ensemble. »

Qui pauve noir là capave faire ! li blizé rentré. Laffe-laboue vide li éne grand verre rhum. Li nèque boire éne gorzée, verre çappe dans so lamain, li roule enbas, li dormi.

Laffe-laboue prend lette dans son poce, li ouvert li, li lire li. Li pèse plume, lenque av papier, li crîre éne laute lette.

« Coute bien ça qui mo comandé. Prend ça lhorreir Pauline là, zette li dohors av so dé pitits (bâtards). Mais coment nâplis énan lamains av li pour tchionbô zaute, amiarre éne làhaut son lédos, amarre laute dans so lostomac. Zaute fine tendé ; faire ça qui mo comandé. Léroi. »

Domestique lévé ; li croire rhum là qui fine casse li. Li honté, li prend so bâton, li allé.

Lheire dans lacase léroi doumounde fine coné ça qui zaute maîte comande zaute, iéna zense qui çagrîn à cause Pauline ti bien bon, iéna qui con-

qu'ils étaient envieux. Mais, joie ou chagrin, il n'importait : il fallait obéir.

Lieutenant était furieux. Il connaissait trop le cœur de son maître pour le croire capable d'avoir pu donner un tel ordre. Jamais ! Mais Lieutenant était un chien, et les chiens ne parlent pas. Il eut beau japper, cette fois on refusa de l'écouter.

On arrache Pauline de son lit, on attache sur elle ses deux enfants, comme la lettre le commande, on la conduit sur la grande route, on la chasse ; Lieutenant refuse de quitter Pauline et la suit.

Ils marchent, ils marchent. La pauvre malheureuse Pauline pleure. Lieutenant ne dit rien.

Ils arrivèrent dans une forêt ; Lieutenant allait devant pour montrer le chemin. Comme ils passaient au bord d'une petite rivière, Pauline eut soif ; elle se mit à genoux pour atteindre l'eau avec sa bouche, car elle ne pouvait, hélas ! boire dans le creux de ses mains. Tandis qu'elle se penche pour toucher l'eau de ses lèvres, l'enfant attaché sur son dos s'échappe et tombe dans l'eau la tête la première. Pauline, oubliant qu'elle n'a pas de mains, jette les bras en avant pour le saisir. Le croirez-vous ? Cette eau était une eau enchantée. A peine les deux bras mutilés l'ont-ils touchée que les deux mains repoussent. Pauline saisit son enfant, elle l'embrasse, elle pleure, elle

tent à cause zaute zaloux. Mais qui content, qui zaloux, narien ça : besoin faire ça qui co-mandé.

Liéténant friè : li cône zamais so maite qui bon lékeir ti capabe commande éne mauvais qui que chose coment ça. Zamais ça ! Mais li éne licien ; napas dausé av li. Li zapé, li zapé ; ça fois là personne napas voulu acoute li.

Zaute tire Pauline dans so lilit ; zaute amarre son dé pitits làhaut li coment fine marqué dans fette, zaute amène li dans grand cimin, zaute pousse li. Liéténant napas voulu quitte Pauline, li sivrè li.

Zaute marcé, marcé ; pauve malhéré Pauline ploré, Liéténant napas dire narien.

Avlà zaute arrive dans grand bois. Liéténant passe devant pour monte cimin. Coment zaute arrive dans bord éne ptit larivière, Pauline gagne soif, li baisse à zounoux pour boire dileau av labouce, lamains napas pour li boire dans lamains. Li pence so lécorps pour so labouce arrive av dileau ; avlà ptit qui té amarre dans so lédoz tappe éne coup, pique dans dileau. Pauline zette so lébras dans dileau, quàmême napas lamains pour attrape so ptit. Qui vous croire ! Ça ti éne dileau miraque. Coment ça dé lébras là plonze dans dileau, éne coup même, dé lamains pousse encore av zaute ! Pauline tchionabò so ptit, li embrasse li, li ploré, li crie : « Merci ! merci

s'écrie : « Merci, mon Dieu ! merci ! » Lieutenant court, jappe, se roule par terre, il est comme fou de joie.

Ils marchent, marchent, marchent. Voilà trois jours qu'ils sont dans la forêt quand ils arrivent enfin dans une plaine. A l'orée du bois était une vieille case toute délabrée couverte en vétiver. Elle était inhabitée, ils s'y arrêtent. Pauline répare la case du mieux qu'elle peut ; elle ramasse des feuilles, fait un bon lit pour elle et ses enfants, un petit lit pour Lieutenant ; puis elle fait sa prière, se couche et s'endort.

Le lendemain, de grand matin, elle s'éveille. Elle s'assied sur son lit et réfléchit. « Que puis-je faire ? Où puis-je aller ? Je n'ai plus de famille, personne qui s'intéresse à moi. Mieux vaut que je reste toute seule ici dans cette vieille case ; personne ne viendra me chercher noise ; j'élèverai tranquillement mes enfants ; Lieutenant et moi nous trouverons bien le moyen de nous arranger pour ne pas mourir de faim. Pas vrai, Lieutenant ? » Lieutenant lui répondit en jappant et en agitant la queue pour montrer son approbation.

Mais retournons auprès du roi.

Comme le pauvre jeune homme croyait que Pauline lui avait donné un singe et un chien au lieu d'enfants, son chagrin était si grand qu'il n'osait retourner dans son palais. Il resta à la

Bondié. » Liétenant couri, zapé, roule par terre; li coment fou à force li content.

Zaute marcé, marcé, marcé. Avlà trois zours zaute dans ça grand bois là, zaute arrive dans laplaine. Dans balizaze ça laplaine là, zaute trouve éne vié vié lacase couvert av vitiver, personne làdans. Là même zaute arrêté. Pauline arranze lacase morceau morceau, li ramasse feilles, li faire éne bon lilit pour li av so zenfants, éne ptit lilit pour Liétenant, li faire so laprière, li allonze so lécorps, li dourmi.

Lendimain grand bomatin, li luvé, li assise làhaut so lilit, li maziné. « Qui mo capave faire? A côte mo çapave allé? Mo naplis énan famille; personne napas embrasse moi. Mo plis vaut mié resse tout seil ici dans ça vié lacase là : personne va vine cicane moi; mo va élève mo zenfants tranquille; Liétenant av moi nous va trouve éne magnière gagne manzé pour nous napas môrt fain. Pas vrai, Liétenant? » Liétenant zappe av li, li bouze bouze laquée pour montré li content.

Laisse nous tourne av léroi.

Coment pauve zène homme là ti croire qui Pauline fine donne li éne zacot av éne licien aulière zenfants, li si tant çagrïn qui li napas osé tourne dans so lacase; li resse laguerre sipas

guerre environ cinq ou six ans, tant le cœur lui brûlait. Enfin, quand il se sentit un peu consolé, il revint à son palais.

« Où sont mes enfants ? Où est Pauline ? Où est Lieutenant ? »

Ses gens restèrent interdits. Par bonheur pour eux, on avait gardé la lettre du roi dans un tiroir de bureau. On courut la chercher et on la lui remit. Ce fut au tour du roi de rester abasourdi. Il ouvrait de grands yeux, tournait et retournait le papier entre ses mains ; certes, ce n'était pas lui qui avait écrit cela ; mais c'était son écriture : l'imitation était merveilleuse ! Que faire ? Au milieu de ses réflexions un soupçon lui vint. « Qu'on m'appelle le domestique qui a apporté cette lettre ! »

Lorsque le noir apprit que le roi l'appelait, il sentit son cœur s'en aller. Mais force lui fut de venir, quoique ses jambes se dérobaient sous lui.

A force de questions, le roi finit par lui arracher toute l'histoire. Il n'était pas difficile maintenant de deviner comment les choses s'étaient passées. Quelle colère que la colère du roi ! Il ne dit à l'homme qu'un seul mot : « Malheureux ! » Le domestique tourna trois fois sur lui-même, comme une toupie qui va mourir, et tomba tout de son long par terre. Le roi le saisit par les cheveux et le remit debout sur ses jambes.

cinque sisse bananées comme ça, à force so léqueir boulé; Lheire là, li senti so léqueir commence console morceau; li tourne lacase.

« A cote mo pitits? A cote Pauline? A cote Liétenant? »

Zense là reste sec. Par bonheur pour zaute, lette léroi té garde dans tiroir bureau. Zaute couraçace lette là, zaute donne li dans lamain léroi. Léroi lire lette: son tour reste sec. Li carquille carquille so hiziés, li vire vire papier là; bien sif zamais li qui té crise li, mais li même blizé toné aforce lécritire là coment pour li! Qui li a faire? Li mazine maziné, avlà éne doutance av li: « Appelle moi domestique qui ti amène Lette là. »

Quand noir là coné qui léroi appelle li, so léqueir alle loin, mo dire vous; mais li blizé vini quamême so lazambe dérobé.

Léroi à force à force faire domestique li causé, fine tire tout son difil av li. Lheire là li napas lapeine pour coné coment tout zaffaire fine passé; Manman! napas en colère ça qui li en colère! Léroi nèque dire li éne parole même: « Malhéré! » Domestique vire vire dé trois tours comment éne toupie, li tombe enbas, li mosse même. Léroi touque li dans so civés, li lève li en lair, li

« Conduis-moi chez cette vieille sorcière. Allons, marche ! »

Quand on fut arrivé à la maison de la bonne femme Laffe-de-boue, le roi la fit entourer par ses gardes, et il entra dans la chambre seul avec son domestique. Laffe-de-boue était assise et se dressa d'un bond. « Est-ce bien elle ? demanda le roi au domestique. — Oui, oui, mon roi, c'est elle ! » Le roi ordonna au domestique de lui lier les pieds et les mains et de la mettre sur la table à manger. Puis prenant la bouteille d'huile sur la tablette, il fit froter Laffe-de-boue avec toute l'huile. Et le domestique se disait : « Peut-être le roi veut-il en faire une salade ! mais ça manque de sel, de poivre et de vinaigre. »

Ils sortirent, et le roi ordonna aux gardes de mettre le feu aux quatre coins de la maison. Laffe-de-boue, là-dedans, poussait des hurlements ; le feu l'atteignit, et elle se mit à flamber comme un flambeau de bois de ronde que les pêcheurs allument sur les récifs. Soudain son corps éclata avec une vive clarté : elle était morte. Laissons le vent disperser ses cendres au hasard !

Le roi envoya, dans toutes les directions, une foule de messagers à la recherche de Pauline. Ils allèrent, tournèrent, regardèrent, interrogèrent, et ne trouvèrent rien. Il leur fallut donc revenir

mette li diboute. « Amène moi lacase ça vié sourcier là ! marcé ! »

Lhère fine arrive lacase bonnefemme Laffe-laboue, léroi faire gardes cerne lacase, li fonce dans laçambe tout seil av domestique. Laffe-laboue té après assisé, li saute en lair. Léroi demande av domestique : « Li même ça ? — Li même ça, mon roi ! » Léroi faire domestique amarre so lipieds, amarre so lamains, mette li làhaut latabe manzé. Li prend bouteille dilhouile làhaut tablette, faire baingne Laffe-laboue av tout ça dilhouile là. Domestique maziné : « Qui-quefois léroi voulé faire salade av li ? mais domaze napas disel, napas dipoive, napas vinaigue ? »

Zaute sourti dans lacour. Léroi comande gardes mette difé dans quate coins lacase. Laffe-laboue làdans, guélé, guélé ; difé arrive av li, li flambé même coment éne flambeau bois de ronde qui péceirs allime làhaut récifs, so lécorps clate éne coup, li donne éne grand clairté, li mort même. Laisse divent fane fane so lacende !

Léroi envôye éne bande doumoundes rôde rôde nouvelles Pauline partout partout. Zense là tourné, viré, guété, causé, zaute napas trouve

au palais pour le dire au roi, et le pauvre roi fut si malheureux qu'il se mit à maigrir.

A peu près deux années se passèrent. Un jour que le roi chassait dans la forêt, les chiens levèrent un cerf. Le roi tira et le blessa. Mais le cerf ne tomba point ; il avait des ailes, il volait. Il allait, il allait, il allait ; si bien que les chiens épuisés lâchèrent pied, et que seul le roi fut de force à le poursuivre. Le cerf fuyait, fuyait, et quand il savait avoir laissé le roi à quelque distance, il s'arrêtait un instant pour se reposer et souffler, puis quand le roi approchait, le cerf repartait. La poursuite durait depuis deux jours, et le soleil allait se coucher quand ils arrivèrent au bord de la plaine. Le cerf, voyant l'espace ouvert devant lui, détala, et le roi, qui le vit bien loin en avant, comprit qu'il fallait y renoncer. Tirant donc son chapeau, il le salua en riant et lui cria : « Vraiment, l'ami, tu sais courir ! tu peux t'en vanter. Soit donc ! peut-être se retrouvera-t-on un autre jour. » Le cerf était loin et ne répondit rien.

Le roi, se trouvant seul à la lisière de la plaine, regarda. Il ne reconnaissait rien ; jamais il n'était venu de ce côté. Mais, peut-être trouverait-il une maison où se reposer pendant la nuit, et un morceau à manger, car il commençait à se sentir l'estomac un peu creux depuis deux jours. Après

narien. Zaute blizé tourne lacase léroi dire li ça. Pauve léroi là çagrin même, li vine maigre.

Sipas dé bananées passe encore. Ene zour comment léroi ti laçasse dans bois, licieus léve éne cerf. Léroi tiré, li blesse li. Mais cerf napas tombé, lézailles av li, li bourré. Li allé, li allé, li allé : licieus besoin quitte li à force zaute lassé, nèque léroi tout seil qui capave tini av li. Cerf taillé, taillé ; lheure li coné li fine quitte léroi morceau loin, li arrête ptit moment, li posé, li soufflé ; léroi vini, cerf dégazé. Avlà dé zours zaute ensemble ; coment soléye pour coucé zaute arrive dans balizaze laplaine. Terrain ouvert divant li, cerf mété même ; léroi guette li loin loin divant, napas lapeine saye encore ; léroi tire éne coup de çapeau av li, li blizé rié, li crie li : « Eh toi ! to cone balié oui ! to capabe s'en vanté. Laissé ! quiquefois éne laute zour nous pour zoinde encore. » Cerf loin, napas réponde narien.

Coment léroi tout seil dans bord laplaine là, li gueté, li napas cone narien, zamaïs li té vine ça quartier là. Mais quiquefois li va trouve éne lacase pour posé pendant lanouite là, sembe morceau quiqueçose pour manzé : dipis dé zours là so vente comence gagne faim. Li marcé, li marcé,

un bon bout de marche, il aperçut une petite lumière dans le lointain. Il marcha encore : c'était une petite case couverte en vétiver. La case était fermée, il frappa à la porte. Il entendit qu'on marchait doucement dans la maison. On avait peur, sans doute. Alors il cria : « Ouvrez, ouvrez, si vous avez bon cœur ! j'ai faim, je suis las : secourez-moi, Dieu vous secourra ! »

La porte s'ouvrit et le roi entra.

Dans la chambre, il n'y avait qu'une jeune femme. Comme il commençait à faire noir, le roi ne pouvait bien voir sa figure, mais il lui semblait que c'étaient là des traits qu'il connaissait ; on eût dit le visage de Pauline. « Hélas ! pauvre Pauline ! où est-elle maintenant ? » Le roi demande à la jeune femme un morceau à manger, et la jeune femme alla prendre dans le buffet des patates, du magnoc et un morceau de lièvre rôti. Elle posa l'assiette sur la table devant le roi. « Pauvre Pauline, elle n'avait pas de mains, elle, pour me servir ! »

Tout en mangeant, le roi regardait la jeune femme, qui allait et venait dans la chambre. Mais la jeune femme n'osait pas le regarder, on eût dit qu'elle avait peur. Tandis qu'ils étaient là tous deux, un peu embarrassés, le roi entendit un chien qui jappait dans le lointain. « C'est impossible ! mais je connais cette voix-là ! c'est la

avlà li voir éne ptit laclairté dans loin. Li marce encore : ça ti éne ptit lacase couvert sembe vitiver. Lacase frémé; léroi tape tape dans laporte. Li tende doumounde marce doucement doucement dans lacase, coment dire gagne peir. Li crié : « Ouvert, ouvert quand zaute bon léqueir! mo gagne faim, mo lassé : soulaze moi, Bondié va soulaze zaute ! »

Laporte ouvert, léroi rentré.

Dans laçambe là ti énan nèque éne zène femme. Té commence faire sicour sicour; léroi napas capave bien guette son figure, mais li maziné ça éne figure qui li coné ça, éne figure coment dire figure Pauline. « Aïo! pauve Pauline! à cote li astheire! » Léroi dimande zène femme morceau quique çose pour manzé; zène femme là tire dans garde-manzé patates av magnioc sembe éne morceau rôti iève. Li pose lasiette, devant léroi lhaut latabe. « Pauve Pauline, li napas ti énan lamains, li, pour servi moi! »

Côment léroi après manzé là li guette guette zène femme là tourné viré dans laçambe. Mais zène femme là napas osé guette li, coma dire li peir li. Avlà coment zaute touldé dans zéné là, léroi tende éne licien zappe zappé dans loin loin. « Pas possibe! mais mo cone ça lavoix là! Lavoix Liétenant, ça! » Lavoix licien là approcé.

voix de Lieutenant, ça ! » La voix se rapprochait. Le roi écoutait, écoutait. Le chien n'était pas seul ; il y avait deux jeunes garçons avec lui, et ils s'amusaient à japper eux aussi pour jouer avec le chien. Le roi se leva vivement ; il alla à la porte, il regarda.

La nuit s'était faite, l'obscurité était profonde.

Mais voilà le roi qui se frotte les yeux, car il voit quelque chose qu'il n'a jamais vu auparavant. Sur le front des deux enfants qui arrivent avec le chien, il y a deux étoiles, et ces étoiles ont un tel éclat que la plaine en est éclairée comme en plein jour. Tandis que le roi demeure plongé dans l'étonnement d'un tel miracle, tout à coup le chien qui accompagne les enfants l'a senti. Le chien s'élance dans la maison ; il saute sur le roi ; il pleure, il le lèche, il jappe, il remue éperdûment la queue, il se roule par terre, il lui lèche les pieds, il lui saute à la figure pour la lécher aussi, il étouffe, il râle, il est fou. « Lieutenant ! Lieutenant ! c'est toi, Lieutenant ! » Le roi le prend dans ses bras et tous les deux pleurent de joie.

Le roi, soudain, se retourne, il s'élance vers la jeune femme, il la prend dans ses bras : « Pauline ! Pauline ! c'est toi, ma Pauline ! » Il l'embrasse ! il l'embrasse ! il l'embrasse ! Mais assez donc ! assez faire baver les gens !

Léroi couté couté. Licien napas tout seil ; dé ptit garçons av li ; zaute aussi amise zappe zappé pour badine av licien. Léroi lève éne coup, li alle dibouté dans laporte.

Té lanouite astheire, faire noir noir même dohors.

Mais avlà léroi blizé frotte frotte so liziés acause li trouve quique çose qui zamais li té fine trouvé avant ça. Làhaut front ça dé ptits garçons qui après vini av licien, énan zétoiles. Zétoiles là donne si grand laclairté qui tout laplaine clairé coment dans lizour même, mo dire vous. Coment léroi après toné av ça miraque là, éne coup licien qui avec zenfants là senti li. Licien fonce dans lacase, li saute làhaut léroi, li ploré, li lice li, li zappé, li batte laquée, li roule en bas, li lice so lipieds, li saute dans so figure pour lice li oussi, li touffe touffé, li fou. « Liétenant ! Liétenant ! toi ça, Liétenant ! » Léroi prend li dans son lébras, zaute dé ploré à force content !

Léroi vire éne coup, li fonce làhaut zène femme là, li prend li dans so lébras : « Pauline ! Pauline ! toi même ça, mon Pauline ! » Embrassé, embrassé, embrassé ! Mais assez donc ! assez faire doumounde bavé !

Qu'ai-je besoin de vous rien raconter de plus, mes enfants? Il n'est pas difficile de deviner ce qui doit arriver à la fin de mon histoire.

Le lendemain, à la pointe du jour, avant le chant du coq, ils quittèrent tous la vieille case pour retourner au palais du roi. Que leur importait que le soleil ne fût pas encore levé? Les étoiles des enfants n'étaient-elles pas là pour éclairer leur chemin?

Le troisième jour, ils arrivèrent au palais et la joie fut générale : on riait, on chantait, on criait. Et c'étaient ceux qui portaient envie à Pauline qui chantaient le plus fort. C'est comme ça, mes enfants, vous le saurez un jour.

Grâce à l'eau miraculeuse, Pauline avait des mains à présent ; elle avait un doigt où passer l'anneau de mariage. Le roi lui demanda sa main, et passa la bague à son doigt.

Ils donnèrent un repas, mes enfants ! mais un repas ! qu'on tire les bretelles, vous dis-je ! qu'on ouvre le gilet ! qu'on lâche la boucle du pantalon par derrière !

Au moment où nous allions nous mettre à table, voici venir un pauvre mendiant qui entre dans la salle à manger pour demander la charité ! Il se traînait sur deux béquilles, ses yeux étaient rouges à force d'avoir pleuré, et sa bouche était toute tordue comme celle d'un poisson qu'a déchiré l'hameçon.

Qui mo bisoin ranconte zaute encore zenfants?
Napas lapeine pour coné ça qui pour arrivé dans
so finition mo zistoire.

Lendimain grand grand bo matin avant coq
canté, zaute tout quitte vié vié lacase là pour
tourne lacase léroi. Qui zaute en peine soléye
napas encore lévé? Zétoiles zenfants napas là
pour claire zaute cimin!

Troisième zour zaute arrive lacase léroi. Zense
là content: çanté, rié, crié. Ça qui té zaloux
Pauline qui çante plis fort; comme ça même ça,
zenfants, éne zour vous ya coné.

Grand merci ça dileau miraque là, Pauline
énan lamains astheire, énan lédoigt pour passe
bague mariage. Léroi dimande li so lamain, léroi
passe bague dans so lédoigt.

Zaute faire éne diner, zenfant! mais éne diner!
laisse tire bretelles, zenfants! laisse ouvert zilet,
mo dire vous! laisse largue bouque (quilotte) par
derrière.

Coment nous pour mette à tabe, avlà éne
pauve malhéré rente lasalle manzé pour dimande
çarité. Li traine traine so lécorps av bâtons, so
liziés rouze rouze à force ploré, laguéle travers
coment labouce posson fine dicire av lhameçon.

Pauline regarde le mendiant. Elle vient à lui et l'embrassant : « C'est toi, Paulin ! c'est toi, mon frère ! »

On lui fait raconter en deux mots son histoire, pour ne pas laisser refroidir la soupe.

Lida l'avait empoisonné pour le faire mourir, parce que cette peste en avait assez d'un mari ; c'est là ce qui lui avait bistourné la figure. Mais un jour que Lida avait eu avec quelqu'un une violente dispute, elle avait ramassé un énorme coup de bâton sur le haut de la tête, et elle était tombée raide morte. Paulin avait été forcé de s'enfuir, dans la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir tué sa femme. « Aïa ! c'est le bâton qui l'a tuée ! »

« Dinons, mon frère ! tu demeureras avec nous, ne t'inquiète plus de rien. »

Au moment où je veux m'asseoir à table avec eux, on retire ma chaise de derrière moi ; je tombe, je roule, je roule, et ne m'arrête qu'ici pour vous raconter cette histoire.

Est-ce un conte noir ? Est-ce du Lindor, le Lindor de « sept cousins av sept cousines » ? (n° XVII). L'histoire part et arrive ; une main sûre la dirige sans la laisser dévier jamais. Il y a là-dedans un savoir-faire auquel le bonhomme ne nous a pas habitués. Et ses personnages sont vivants, et ses épisodes sont liés, et, chose grave, notre version française nous semble par exception à peine inférieure à la créole. Le conte de Paulin avec Pauline fait avec tous les autres un contraste qui n'échappera pas au lecteur.

Pauline guette ça pauve malhéré là, li vine av li, li embrasse li. « Toi, ça, Paulin ! toi ça, mon frère ! »

Zaute faire li ranconté vitement vitement so zistoire, pengare lasoupe frès.

Lida té drogue li pour faire li mort à cause ça lagale là ti lassé gagne mari ; ça même so figure travers éne côté. Mais Lida là éne zour, coment li dispite dispite av doumounde, li ramasse éne coup bâton pilon làhaut latête, li tombe sec, li mort. Paulin blizé sauvé, pengare zaute croire li même qui fine touye so femme. « Aïa ! bâton pilon qui ti touye li ! »

« Laisse nous diné, mo frère ! Vous pour reste av nous, napas besoin en peine narien. »

Coment mo vlé assise av zaute à tabe, zaute tire çaise par derrière ; mo tombe enbas ! Mo roulé même ! roulé, roulé, roulé ! mo arrête ici pour ranconte vous zistoire là.

Créole ? peut-être bien ; mais créole noir ? nous en doutons fort, et ceux qui le liront en douteront comme nous.

Quoi qu'il en soit, l'histoire est d'un réel intérêt, et si l'invention n'est pas de Lindor, la collaboration du bonhomme s'affirme par maints détails, dont quelques-uns un peu égrillards, comme il les aime : C'est de quoi nous justifier d'avoir ouvert à Paulin et Pauline l'entrée de notre recueil.